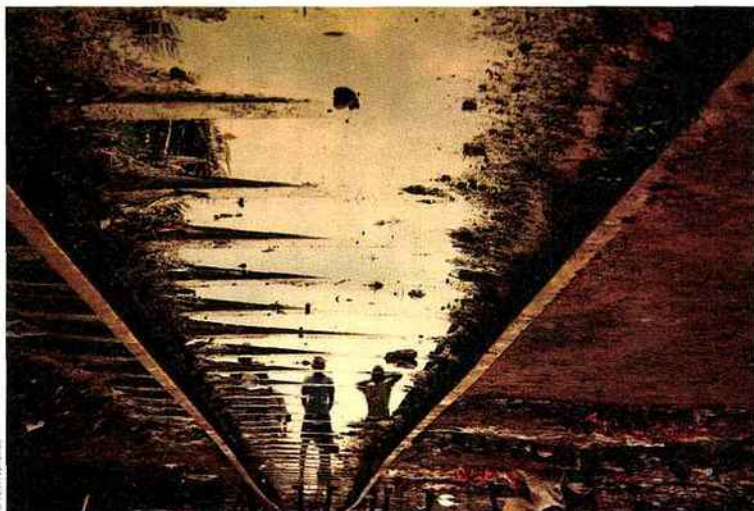




## PEINTURE



© Kiripi Katembo Siku

➔ Kiripi Katembo Siku :  
*Tenir (Série Un regard), 2011*

➔ Monsengo Shula : *Ata Ndele Mokili Ekobaluka (Tôt ou tard le monde changera), 2014*

➔ Rigobert Nimi : *La cité des étoiles, 2006*



© Monsengo Shula



© Rigobert Nimi

# Kinshasa, laboratoire des arts

Une vaste exposition sur l'art congolais se tient jusqu'au 15 novembre à la Fondation Cartier à Paris. Pour la première fois, des œuvres de 41 artistes sont exposées, donnant un aperçu de la richesse de cette scène artistique qui ne demande qu'à obtenir de la reconnaissance dans son propre pays.

**D**errière un grand axe de la capitale congolaise, une ruelle en terre battue s'étend le long des rails d'un train qui ne passe plus depuis des années. Un homme, longue silhouette fine, contemple le paysage. À côté de lui, des jeunes adossés au mur d'une boutique, discutent bruyamment. De la musique s'échappe d'un poste radio. L'homme fait quelques pas, se penche et braque l'objectif de son appareil photo vers le sol. Kiripi Katembo Siku est l'un des plus jeunes artistes de Kinshasa dans sa discipline. (1) Ce matin, ce grand explorateur de la rue et de ses trésors photographie le sol, à la recherche « d'installations éphémères » : des capsules de bouteilles de bières

abandonnées, les restes du repas d'une poule qui passait par là, ou les traces d'un filet d'eau, saisies avant que le soleil les fasse disparaître. « À Kinshasa, il y a une sorte de saturation de l'information dans la rue, car les gens vivent dehors. Et j'aime m'en servir », explique le jeune homme de 36 ans.

Le dernier projet artistique du photographe diplômé de l'école des Beaux-Arts de Kinshasa, utilise de telles images éphémères de ruelles poussiéreuses comme paysage pour y placer un photomontage d'images de pieds, de visages ou de mains. « J'appelle cela des espaces transitoires, explique Kiripi. Je ne cherche pas nécessairement à montrer que je photographie



## CULTURE & SOCIÉTÉ

### LES HISTORIENS SITUENT LES DÉBUTS DE L'ART MODERNE AU CONGO DANS LES ANNÉES TRENTE. LE PAYS EST ALORS COLONISÉ PAR LA BELGIQUE

le sol ou des flaques d'eau, mais plutôt à révéler une esthétique qui peut exister sous une certaine forme de regard. » Créer de la beauté là où on ne la voit pas, voilà l'objectif du jeune homme, peintre à l'origine, et qui depuis près de 10 ans promène sa caméra dans Kinshasa, mais aussi à Tunis où le Congolais a réalisé des clichés sur la révolution en 2011. « Comme j'ai commencé par la peinture, je fais la même chose avec mon appareil photo. J'utilise les objets comme j'utiliserais des couleurs pour composer mes images ». Trois de ses clichés, extraits de la série sur les flaques d'eau à Kinshasa, sont exposés à la Fondation Cartier à Paris, jusqu'au 15 novembre prochain. La Fondation a sélectionné 41 artistes dans une rétrospective, Congo Kitoko (Beauté Congo, en lingala), pour représenter la scène artistique incroyablement riche de la capitale congolaise. Si parmi eux de grands noms, comme Chéri Samba ou JP Mika, figurent déjà dans de grandes collections privées et sont reconnus par le marché de l'art, des dizaines d'autres artistes attendent encore d'être découverts par le reste du monde, mais aussi par leur propre pays.

#### Raconter le quotidien avec humour

Exemple avec Monsengo Shula, de dix ans l'aîné du photographe Kiripi. Son espace de travail - une cour intérieure - se cache derrière un haut portail en tôle au bout d'une ruelle en terre battue inaccessible en voiture. À la craie blanche, le peintre trace de grandes boucles sur une toile bleue. « J'aime travailler en plein air, explique l'artiste. L'artiste est comme un dieu, je peins ce que je ressens au fond de moi » Le résultat est décapant. Sur les toiles exposées dans sa cour, les visages sont coupés en deux et leurs cerveaux sont connectés par des fils insensés qui partent dans tous les sens. Les teintes sont vives. Les vêtements sont colorés et les visages souriants. Le tout crée une atmosphère ironique, presque irréelle. « Je ne peux pas peindre pour peindre, explique l'artiste, mais pour transmettre un message: Internet, toute cette modernité c'est bien, mais cela fait aussi des ravages. »

Monsengo Shula a été formé à la fin des années 70, encore adolescent au côté de grands coloristes congolais comme Moke. Dans leurs toiles, ces maîtres de la

peinture populaire racontent le quotidien de Kinshasa avec humour. De cet héritage, Shula conserve la couleur et l'esprit critique même s'il a abandonné, pour le moment, les thèmes de prédilection de la peinture populaire: la corruption, la nuit kinoise, les femmes ou l'emprise des églises sur les esprits. À la place, il explore les facettes de ce qu'il appelle « la dépendance aux nouvelles technologies ». *Le dynamisme de l'évolution*, *Les branchés du clavier* sont quelques-uns des titres de ses dernières œuvres exposées à Paris. Une façon de s'inscrire dans le temps présent. Car si à Kinshasa tout le monde se serre la ceinture pour se nourrir et payer son loyer, le téléphone est l'accessoire indispensable pour exister socialement, et le moindre quartier a son café Internet toujours rempli.

Peintre, photographes, musiciens... Qui devinerait qu'au bout de ses nombreuses pistes cahoteuses, parsemées de flaques d'eau et de bruits de générateurs, la capitale congolaise abrite de grands artistes? À Kinshasa il y a peu de galeries. Pourtant la peinture est une tradition ancienne dans ce très vaste pays. Les historiens situent les débuts de l'art moderne au Congo dans les années trente, le pays est alors colonisé par la Belgique. Soutenus par Georges Thiry, un mécène belge, des artistes comme Lubaki et Djilatendo se distinguent avec des œuvres sur papier. En 1946, sous l'impulsion du peintre français Pierre Romain-Desfossés, l'Atelier du Hangar qui veut encourager ce courant artistique se développe à Lubumbashi, dans le sud-est du pays. Mais c'est la création de l'Académie des Beaux-arts de Kinshasa en 1943 qui enrachine cette proximité artistique. Aujourd'hui, elle couvre à la fois les arts plastiques (céramique, métal battu, peinture et sculpture) et les arts graphiques (architecture d'intérieur et communication visuelle).

#### La célébrité se gagne hors de l'Afrique

Rigobert Nimi, âgé de 50 ans fait partie, lui, de la génération des autodidactes. Dans son atelier d'une dizaine de m<sup>2</sup> -un établi en bois sous un toit de tôle ondulé- cutter, ciseaux, instruments de mesures, morceaux de tôle et bouts de tuyaux en plastique jonchent la table. En ce moment, l'artiste travaille à un projet commandé par un collectionneur étranger: une gigantesque ville spatiale circulaire, intitulée *Galaxy*.

Ancien employé d'une entreprise de métallurgie, Rigobert Nimi a trouvé dans les déchets industriels sa matière de prédilection pour incarner ses visions futuristes. « Au départ c'est toujours l'enfance, raconte-t-il. Dès l'âge de 7 ans j'ai commencé à fabriquer des jouets. Puis, adolescent, alors que mes copains s'intéressaient à d'autres choses, je fabriquais toujours des jouets. Je ne savais pas moi-même ce qui me poussait à rester dans cet univers ». Au fil des années, les jouets sont devenus des œuvres monumentales: maquette d'usines robotisées, machines spatiales, villes du futur... L'univers de Rigobert est moderne et rutilant. Très éloigné de ce qu'on peut voir au quotidien dans les ruelles de la capitale.

L'académie des Beaux-Arts de Kinshasa reste l'un des rares lieux de formation artistique du continent africain. Chaque année, plus d'une centaine d'étudiants en sortent diplômés. « Elle a beaucoup fait pour la reconnaissance du rôle de l'artiste », affirme Henri Kalama, peintre et enseignant dans l'institution. L'Académie a su entretenir l'engouement pour les arts qui existe à Kinshasa et qui trouve ses origines, entre autres, dans la peinture des publicités sur les murs de la capitale. En revanche, Kinshasa ne dispose d'aucun musée. Un grand regret qui revient régulièrement à la bouche des nombreux artistes congolais. « Comment se fait-il qu'un artiste africain pour avoir la célébrité doive d'abord aller en dehors de l'Afrique? soupire Rigobert Nimi. Nous avons besoin que notre pays mette en valeur ce que nous faisons ». ●

Léa-Lisa Westerhoff (à Kinshasa)

(1) Kiripi Katembo Siku est décédé le 5 août dernier, peu de temps après la rédaction de cet article. Son art, lui, demeure.